

L'itinéraire spirituel d'un bienheureux

Hermann Giguère

Numéro hors-série, printemps 1993

François de Laval, premier évêque de Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8247ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giguère, H. (1993). L'itinéraire spirituel d'un bienheureux. *Cap-aux-Diamants*, 16–20.

L'itinéraire spirituel d'un bienheureux

M^{re} de Laval a consacré ses énergies à la tâche pastorale, partageant avec ses prêtres un esprit de dénuement ascétique et demeurant à l'écoute de la volonté de Dieu, qui s'exprime à travers les événements de la vie.

par Hermann Giguère

François de Laval aura toute sa vie une dévotion particulière à la Sainte Famille. Le Corrége. «La Sainte Famille», Goupil et Cie, Éditeurs, Paris. (Collection Yves Beau-regard).

FRANÇOIS DE LAVAL N'A PAS LAISSÉ D'ÉCRITS SPIRITUELS majeurs. On a conservé de lui surtout des mandements, des lettres, des rapports au Roi de France ou au Pape. Il serait difficile de tracer son itinéraire spirituel de façon détaillée. Cependant, à travers diverses notations comme les lettres à Henri-Marie Boudon, son ami, archidiacre d'Évreux, ou encore à travers des témoi-

gnages après sa mort se révèle une physionomie spirituelle attachante. Nous verrons d'abord ce qui a constitué comme le fil conducteur de son itinéraire spirituel, puis, ensuite, nous dégagerons les deux lignes dominantes de celui-ci.

Le fil conducteur d'une vie

François de Laval fait partie de ces prêtres du XVII^e siècle qui, à la suite de François de Sales, de Vincent de Paul et de Pierre de Bérulle surtout, ont choisi de vivre leur sacerdoce plutôt que de se contenter de jouir des revenus et du prestige qu'il apportait, du moins pour les nobles. C'est pourquoi ces «nouveaux prêtres», pourrait-on dire, vont se laisser prendre tout entiers par leur ministère de pasteur. Ce service généreux de la communauté chrétienne et de ses membres est au cœur de l'expérience spirituelle de François de Laval. Toute sa vie a été continuellement modelée par la tâche pastorale qu'il a choisie ou qui s'est imposée à lui.

Ayant fréquenté durant ses études les jésuites auxquels il resta toujours très attaché, les milieux des «Aa» (l'«Assemblée des Amis» ou «des Bons Amis», en abrégé l'«Aa»), puis comme jeune prêtre l'Ermitage de Jean de Bernières à Caen en Normandie, il puise à ces sources des inspirations, des élans et des orientations, mais il garde toujours une heureuse liberté vis-à-vis ces influences. C'est son ministère qui importe le plus. Et s'il est bien un homme du XVII^e siècle par ses pratiques de mortification, par exemple, que le frère Hubert Houssart se plaît à répertorier d'une façon minutieuse ou encore par ses dévotions comme la dévotion à la Sainte-Famille et aux saints Anges, François de Laval est aussi un pasteur comme le souhaite le Concile Vatican II, accomplissant son ministère «dans la sainteté, avec élan, humilité et courage» et y trouvant «un moyen idéal de sanctification.»

Les témoignages des contemporains insistent sur ce point. La Mère Juchereau admire en lui «toutes les vertus que saint Paul demande à un



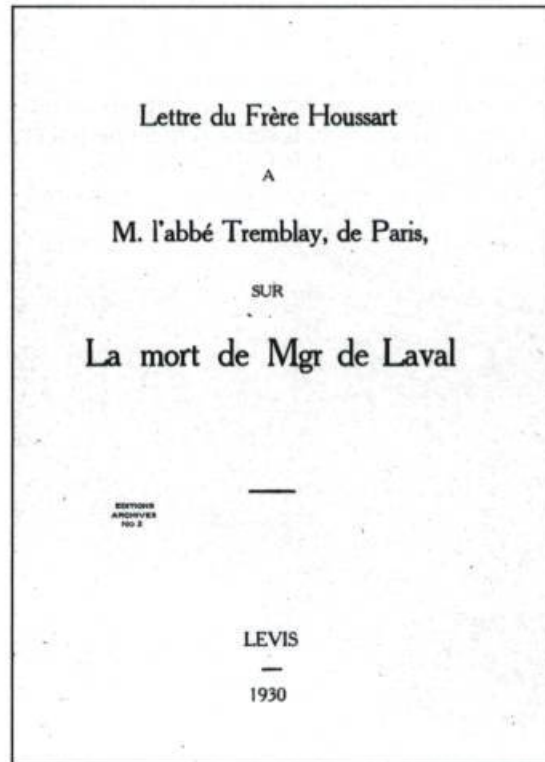
évêque.» Monsieur de Vilermaula, prêtre de Saint-Sulpice à Montréal, à la mort de M^{re} de Laval, regrette «un pasteur plein de l'esprit des apôtres et tout semblable à ces saints évêques qui sont aujourd'hui l'objet de notre culte.» Le rayonnement de François de Laval est perçu à partir de son ministère de pasteur parce que son expérience spirituelle personnelle est entièrement imprégnée par son ministère. Pour lui le presbytérat, puis l'épiscopat, avant d'être des dignités sont des fonctions au service de la communauté. Il ne dissocie jamais le souci de son peuple, la «cura animarum», de sa charge d'évêque.

C'est pourquoi il s'emploie plusieurs fois à faire la visite pastorale dans ce vaste territoire où la faible densité de la population rend l'entreprise des plus ardues (environ 2 000 habitants en 1659, partagés entre trois principaux centres de peuplement, Québec, Trois-Rivières et Montréal, sur une distance d'environ 250 kilomètres). On le voit «mené dans un petit canot d'écorce par deux paysans, sans aucune suite que d'un ecclésiastique seulement» nous racontent les *Relations* des jésuites. Il s'arrête pour les confirmations, même là où il n'y a que 3 ou 4 familles. À son arrivée à Québec, il n'avait eu rien de plus pressé que de visiter les 60 à 75 familles qui formaient l'agglomération principale de la colonie de ce temps. Puis, il se lançait «sur les neiges dès son premier hiver pour visiter ses ouailles, non pas à cheval ou en carrosse, mais en raquettes et sur les glaces.» Démissionnaire, l'évêque de 65 ans, après un séjour de 4 ans et demi en France, demande à se retirer à Québec. C'est avec son peuple qu'il veut terminer sa vie. «Si je retourne, ce n'est uniquement que pour y achever de finir mes jours en repos et avoir la consolation de mourir dans le sein de mon Église» écrit-il au ministre du roi Louis XIV, Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay. À quatre-vingts ans, il fait, encore une fois, le voyage de Québec à Montréal pour aller confirmer en l'absence de l'évêque M^{re} Jean-Baptiste de la Croix de Chevreton de Saint-Vallier retenu en France.

Aucune catégorie de personnes n'échappait à sa sollicitude. L'évangélisation des Amérindiens lui tenait à cœur. Il y voyait «l'emploi le plus important dans l'Église.» Il a combattu pour faire respecter leur dignité d'homme en s'opposant aux commerçants qui les exploitaient par la traite de l'eau-de vie «pour tirer d'eux des castors», comme dit Marie de l'Incarnation dans une lettre à son fils Dom Claude Martin en 1662. De même, avec les colons et le reste de la population, il a maintenu un contact étroit et suscité une solidarité qui s'est manifestée dans la mise sur pied de confréries comme celle de la Sainte-Famille. Pour les prêtres diocésains, il a voulu qu'ils soient regroupés dans un Séminaire rattaché au Sémi-

naire des Missions Étrangères de Paris «pour servir de Clergé à cette nouvelle Église.» Cette sollicitude pour les personnes est la marque authentique d'un pasteur. Le Père Paul Rague-
neau reconnaît en M^{re} de Laval «un modèle parfait des véritables évêques.»

François de Laval, visera toujours à rejoindre les cœurs et à les ouvrir à la Bonne Nouvelle vécue fraternellement, fidèlement et radicalement. C'est pourquoi il rappellera, avec un brin d'humour peut-être, aux missionnaires Claude Trouvé et François de Salagnac que, si «la langue est nécessaire pour agir avec les Sauvages [le terme



Au service de M^{re} de Laval, le frère Hubert Houssart, un donné, rédige le 1^{er} septembre 1708 une lettre portant sur les dernières années du prélat. (Collection Yves Beauregard).

Sauvage pour désigner les Amérindiens qui vivaient dans les forêts de l'Amérique du Nord n'a rien de péjoratif à cette époque en Nouvelle-France], c'est toutefois une des moindres parties d'un bon missionnaire, de même que dans la France, de bien parler français, n'est pas ce qui fait prêcher avec fruit.»

Réconciliant vie et fonction, François de Laval a développé au cours des ans des attitudes profondément évangéliques. Ces attitudes vont se cristalliser autour de deux lignes de force: la désappropriation et l'ouverture attentive à la volonté de Dieu à travers les événements.

Nous regardant tous comme frères

Héritier de M. de Bernières, François de Laval a donné à la désappropriation une place importante dans sa vie, à Caen d'abord, puis dans son

ministère pastoral au Canada. Malgré l'ambiguïté du thème dans la littérature spirituelle, la désappropriation garde chez François de Laval une signification intéressante encore aujourd'hui.

L'essentiel de la désappropriation pour François de Laval réside dans le partage et la mise en commun des biens. Dans les conditions rudes de la vie des pionniers, il arrive souvent qu'on ne jouisse même pas du nécessaire. C'est pour cette raison même que François de Laval va insister sur la mise en commun des ressources et des biens pour les prêtres de son Séminaire. Bertrand de La Tour rapporte ces propos de Louis Ango des Maizerets, second supérieur du Séminaire,



Au service de la communauté d'abord, M^{re} de Laval s'emploie plusieurs fois à faire la visite pastorale dans son vaste diocèse. Illustration de Maurice Petitdidier. Émile Gervais, s.j. Le Vénérable François de Montmorency-Laval. Montréal: Comité des fondateurs de l'Église canadienne, 1952. (Collection «Gravures n° 3»).

qui disait que: «le prélat ne faisait rien de considérable que de concert avec nous tous. Nos biens étaient communs avec les siens. Je n'ai jamais vu faire parmi nous aucune distinction du pauvre et du riche, ni examiner la naissance et la condition de personne, nous regardant tous comme frères.» La désappropriation est donc chez François de Laval un partage matériel auquel se joint le partage fraternel. C'est le sens profond de la donation de ses biens au Séminaire en 1680, quoiqu'il n'abandonnât point ses prérogatives de seigneur usufruitier. Il voulait «que tout le clergé ne fit qu'une famille» et qu'on ne se départisse jamais «de la désappropriation qui laisse tout en commun entre les mains du supérieur.»

Pour François de Laval, la désappropriation revêt aussi un caractère de détachement ascétique. Le frère Houssart, qui fut au service de M^{re} de Laval pendant les vingt dernières années de sa vie, se plaît à énumérer les pratiques de pénitence de celui-ci. Mais au-delà de ces pratiques, il y a un

esprit de dénuement évangélique que François de Laval et les ecclésiastiques qu'il amène avec lui en 1659 à Québec avaient en commun. Ils avaient été formés à l'école de M. de Bernières à Caen et ils «portèrent dans le Nouveau-Monde l'esprit qu'ils y avaient pris», dit le premier biographe du bienheureux François de Laval, Bertrand de La tour. Celui-ci parle d'un «grand système de désappropriation» et donne six maximes spirituelles qui en sont la base. Elles se ramènent à cette consigne: «Nous n'avons pas de meilleur ami que Jésus-Christ. Suivons tous ses conseils, surtout ceux de l'humiliation et de la désappropriation du cœur.»

Cette désappropriation ascétique implique un jugement de valeur sur la relativité du créé à la manière d'un saint Jean de la Croix. M. de Bernières avait donné par écrit, à ce qu'il appelait l'Ermitage de Québec ou les frères du Canada, des règles dont la première se lit comme suit: «Dieu est notre centre et notre dernière fin. Nous sommes créés pour le posséder, non seulement dans le ciel, mais aussi sur la terre. Tout le désir de Dieu même est de réunir la créature au Créateur, séparés par le péché et l'affection aux choses créées. La vie n'est qu'un passage pour arriver à cette heureuse fin. Les Chrétiens ne doivent avoir d'autre objet que de s'écouler en Dieu, comme les fleuves dans la mer. C'est la vérité fondamentale dont nous devons être fortement persuadés et pénétrés d'une manière active.» Au sortir d'une maladie qui avait failli l'emporter, François de Laval nous réaffirme la conviction profonde qui sous-tend son expérience de Dieu lorsqu'il écrit à son ami Henri-Marie Boudon: «C'est en cet état qu'on reconnaît la vérité qu'il n'y a que Dieu seul et que tout le reste n'est rien qu'un pur néant.»

François de Laval a tenu toute sa vie à vivre un partage fraternel et un détachement prononcé qui allait bien avec son tempérament. Cette attitude de désappropriation (de pauvreté évangélique) reposait sur une conscience très vive de la grandeur de Dieu et de la relativité du créé comme nous l'avons vu. Dès son arrivée, la Mère Marie de l'Incarnation, à Québec depuis vingt ans déjà, l'avait bien perçu. Elle écrivait à son fils le 17 septembre 1660: «[M^{re} notre Prélat] est infatigable au travail; c'est bien l'homme du monde le plus austère et le plus détaché des biens de ce monde (...) il est mort à tout cela.» Tel il était à son arrivée au Canada, tel il demeurera tout au long de sa vie.

Il ne semble pas exagéré de dire que, tout en étant parvenu à un «sublime degré d'oraison» (au témoignage de Marie de l'Incarnation), il a été surtout sensible aux valeurs évangéliques de détachement, de pauvreté, d'humilité que recouvrait pour lui le terme désappropriation.

Fidélité et abandon à Dieu

«Il y a longtemps que Dieu me fait la grâce de regarder tout ce qui m'arrive en cette vie comme un effet de sa providence.» Cette phrase est des plus révélatrices d'une dimension de l'itinéraire spirituel de M^{gr} de Laval. Il la laisse tomber dans une lettre au Père de la Chaise en 1687 au moment où, démissionnaire, il sollicite du Roi la permission de revenir au Canada. Cette ouverture attentive aux événements où François de Laval s'efforce de lire la volonté de Dieu se manifeste en plusieurs occasions. C'est une attitude d'âme fondamentale dans l'expérience spirituelle de François de Laval. Elle nous livre un peu de son «intérieur.»



L'écoute attentive de la volonté de Dieu à travers les événements provoque un abandon confiant. «Il est bien juste... que nous ne vivions que de la vie du pur abandon en tout ce qui regarde au dedans comme au dehors», dira-t-il après le refus du Roi de le laisser partir pour le Canada en 1687. Dans les principaux événements de sa vie, François de Laval recherche promptement leur signification spirituelle soit pour son œuvre pastorale, soit dans son itinéraire spirituel personnel. Ainsi écrira-t-il à son ami Boudon en 1677: «Tout ce que la main de Dieu fait nous sert admirablement, quoique nous n'en voyions pas sitôt les effets. Il y a bien des années que la Providence conduit cette Église, et nous par conséquent, par des voies fort pénibles et crucifiantes tant pour le spirituel que pour le temporel. Pourvu que sa sainte volonté soit faite, il ne nous importe.»

C'est dans cette attitude d'abandon que François de Laval vivra les difficultés concernant son retour au Canada après sa démission, celles cau-

sées par son successeur, les deux incendies du Séminaire (en 1701 et 1705), les infirmités dont il a été affligé pendant les vingt dernières années de sa vie. Nous avons à ce sujet les textes les plus personnels de M^{gr} de Laval et aussi, selon moi, les plus révélateurs de sa spiritualité.

Alors qu'il venait d'apprendre de façon officieuse que le Roi ne lui permettrait pas pour le moment de retourner au Canada, François de Laval écrit le 9 juin 1687 aux prêtres du Séminaire: «Adorons les conduites de Dieu sur nous et sur toutes ses œuvres, nos très chers Messieurs. J'espérais et j'avais confiance entière qu'il me donnerait la consolation de m'unir à vous de corps comme je le suis d'esprit; mais son aimable pro-

vidence en dispose tout autrement et selon son bon plaisir, qui doit être tout notre bonheur et notre paix pour le temps et l'éternité.»

Et devant des tensions qui se font jour entre le Séminaire et le nouvel évêque, M^{gr} de Saint-Vallier, l'évêque démissionnaire retenu à Paris se confie ainsi, durant l'automne 1689, à M. Milon du Séminaire des Missions Étrangères de Paris: «La Providence de Dieu, qui vous inspire de prendre avec tant de bonté part à notre peine et à nos intérêts, nous oblige plus particulièrement de nous abandonner entièrement à son adorable conduite et d'y mettre toute notre confiance.» Et il continue: «Vous jugerez bien, mon cher Monsieur, que s'il y a eu jamais une croix amère pour moi, c'est-celle-ci, puisque c'est l'endroit où j'ai toujours dû être le plus sensible, je veux dire le renversement du Séminaire, que j'ai toujours considéré, comme en effet qu'il l'est, comme l'unique soutien de cette Église et tout le bien qui s'y fait (...). Mais au milieu de toutes ces

L'évangélisation des Amérindiens lui tenait à cœur. «Baptême de Garakonthié, chef iroquois», bas relief du monument Laval par Philippe Hébert.

agitations, nous ne devons pas nous abattre, si les hommes ont du pouvoir pour détruire, la main de Notre-Seigneur est infiniment plus puissante pour édifier. Nous n'avons qu'à lui être fidèles et le laisser faire.»

Après le premier incendie du Séminaire, le supérieur de Paris témoignera de la constance qu'ont montrée «nos Messieurs du Canada» et «surtout M^{sr} l'Ancien Évêque, qui a vu de ses yeux son ouvrage de quarante ans détruit en peu d'heures, en bénissant Dieu sans verser une larme ni jeter un soupir, quoiqu'il soit âgé de quatre-vingts ans.»

On le constate par ces textes, à mesure que François de Laval avance en âge, les fruits d'une ouverture amoureuse à la volonté de Dieu se manifestent dans une constance, une patience et un abandon qui grandissent. C'est cette expérience de foi confiante que François de Laval a vécue au long de sa vie. Découvrir à travers les événements la «main de Notre-Seigneur... puissante pour édifier» et lui être fidèle, voilà certainement une dominante de l'itinéraire spirituel de François de Laval.

Un modèle proposé

La physionomie spirituelle du bienheureux François de Laval nous révèle encore une fois que la

sainteté chrétienne «s'exprime différemment en chacun de ceux qui, dans la conduite de leur vie, parviennent en édifiant le prochain, à la perfection de la charité» comme le dit la Constitution sur l'Église du Concile Vatican II. Son exemple s'ajoute à celui de nombreux chrétiens qui apprennent au fil des ans à accueillir en esprit et en vérité l'amour du Père. Le vieil évêque de 85 ans qui s'éteignait à Québec le 6 mai 1708 avait suivi un itinéraire spirituel qui nous frappe par sa stabilité, mais où les fruits de l'Esprit se sont manifestés avec éclat. C'est pourquoi l'Église l'a mis au rang des bienheureux (le 22 juin 1980) confirmant ainsi la sainteté d'un pasteur que les chrétiens de la Nouvelle-France, puis du Canada, par la suite, ont toujours vénéré. François de Laval nous présente l'image d'une bonne santé humaine et spirituelle enracinée dans des valeurs solides auxquelles toutes les énergies sont consacrées. Il est, tout noble qu'il fût, de cette race de paysans rudes, au cœur généreux, travailleurs et «craignant Dieu» qui se sont bâtis dans cette partie du Nouveau-Monde, une nouvelle patrie. ♦

Hermann Giguère est professeur à la faculté de Théologie de l'Université Laval.



Bertrand de La Tour (1700-1780), doyen du chapitre de la cathédrale de Québec et premier historien de M^{sr} de Laval. (Almanach de l'Action sociale catholique, 1924).

NOUS POURSUIVONS

AVEC FIDÉLITÉ

L'ŒUVRE FONDÉE

PAR

FRANÇOIS DE LAVAL

EN 1668.



LE PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC